

Québec français

***Le premier jardin* ou la double quête identitaire**

Aurélien Boivin

D'un bon usage des manuels scolaires
Numéro 113, printemps 1999

URI : id.erudit.org/iderudit/56232ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, A. (1999). *Le premier jardin* ou la double quête identitaire. *Québec français*, (113), 84–86.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le premier jardin

ou la double quête identitaire

De quoi s'agit-il ?

Sixième roman d'Anne Hébert, *Le premier jardin*¹, publié en 1988, présente « une femme vieillissante » (p. 9), Flora Fontanges, qui revient à Québec, sa ville natale, après plusieurs années d'absence, pour retrouver sa fille Maud et pour jouer au théâtre le rôle de Winnie dans *Oh ! les beaux jours* de Samuel Beckett. C'est dans cette ville, « où elle s'était juré de ne plus jamais remettre les pieds » (p. 10), qu'elle revit la terrible tragédie du 14 décembre 1927 alors que 36 de ses compagnes, orphelines comme elle, périrent dans l'incendie de l'hospice Saint-Louis. Elle se souvient aussi de ses parents adoptifs, les Éventurel, et de sa fausse grand-mère qui ont marqué son enfance et provoqué sa révolte, puis se remémore son départ pour la France, où elle sera comédienne jusqu'à sa retraite. Dans ce véritable retour aux sources, Flora Fontanges se laisse envahir par un florilège de silhouettes féminines qui ont façonné l'histoire de son pays bien que l'Histoire, la grande comme la petite, ait ignoré leur rôle pourtant important.

Le titre

Flora Fontanges renoue avec son passé, avec son enfance, qui, selon Anne Hébert, « est [...] le premier jardin que chacun porte dans son cœur »². Le titre fait encore allusion au couple Louis Hébert, premier ancêtre de l'auteure en terre d'Amérique, et Marie Rollet, qui, au début de la colonie, « ont semé le premier jardin avec des graines qui venaient de France. Ils ont dessiné le jardin d'après cette idée de jardin, ce souvenir de jardin dans leur tête, et ça ressemblait à s'y méprendre à un jardin de France, jeté dans la forêt du Nouveau Monde » (p. 76). Allusion aussi au jardin, idyllique celui-là, « le premier de tous les jardins du monde avec Adam et Ève devant le pommier. Toute l'histoire du monde s'est mise à recommencer à cause d'un homme et d'une femme plantés en terre nouvelle » (p. 77). Ce premier jardin évoque la renaissance, le début d'une nouvelle vie pour les premiers colons qui ont quitté leur pays et dont « [l]es enfants et petits-enfants, à leur tour, ont refait des jardins à l'image du premier jardin, se servant

de graines issues de la terre nouvelle » (p. 77). Celui, enfin, de Flora Fontanges, de son vrai nom Pierrette Paul, c'est l'orphelinat d'où elle a été chassée, à la suite de l'incendie du 14 décembre 1927, puis « transplantée de l'hospice Saint-Louis dans le petit appartement des Éventurel » (p. 136). Céleste, l'amie de Maud, refuse toutefois cette interprétation : « Le premier homme et la première femme de ce pays avaient le teint cuivré et des plumes dans les cheveux. Quant au premier jardin, il n'avait ni queue ni tête, il y poussait en vrac du blé d'Inde et des patates » (p. 79).

Le lieu

Le premier jardin se déroule dans la ville de Québec, « une ville du Nouveau Monde », dont le nom « n'est pas affiché sur le tableau des départs » (p. 10). Plusieurs rues sont nommées, plusieurs endroits sont décrits avec art et économie de détails. La ville qu'arpente Flora Fontanges a partie liée avec la thématique du double puisqu'elle est divisée en deux : la basse ville et la haute ville, rappelant l'une l'autre de fort mauvais souvenirs à la comédienne où, « dans la solitude et la nuit de la rue Sainte-Anne [...] de grands pans de mémoire cèdent aux images anciennes qui l'assaillent avec force » (p. 127). Elle qui avait si peur « de réveiller des fantômes et d'avoir à jouer un rôle parmi les spectres » (p. 21) veut à tout prix « [r]égler ses comptes avec la nuit, une fois pour toutes. À présent qu'elle est seule dans la ville. Débusquer tous les fantômes. Redevenir neuve et fraîche sur une terre originale, telle qu'au premier jour, sans mémoire » (p. 134). Pour Raphaël, la ville de Québec est née d'« un malentendu, les fondateurs croyant être sur la voie de l'Orient et de ses richesses d'or et d'épices » (p. 55). Cette ville est encore reliée à la chute, au paradis perdu, entre autres pour le couple Éventurel, tombé dans la dèche, la disgrâce et la décadence, à la suite d'un revers de fortune, lors de la crise. Chute morale aussi de M. Éventurel, qui fréquente une maison close de la rue Saint-Paul. Flora Fontanges déplore la détérioration de certaines artères : « Elle regarde les maisons victoriennes,



PAR AURÉLIEN BOIVIN



transformées en cafés et en restaurants. Elle se demande quand est-ce que cela a commencé, tous ces parasols, ces marquises bariolées, ces petites tables, ces chaises planquées comme sur une plage, tout le long de la Grande-Allée » (p. 19).

Le temps

L'anecdote principale se déroule en quelques mois, trois tout au plus, à l'été 1976 (p. 100). Flora arrive à Québec vraisemblablement en juin, pour jouer au théâtre d'été *L'Émérillon* — c'était aussi le nom d'un navire de Jacques Cartier —, situé derrière Place Royale. La pièce tient l'affiche un mois, à compter de la mi-juillet, et la comédienne prend congé de la ville probablement fin août : « Au bout d'un mois, son contrat est terminé » (p. 188), avec une nouvelle proposition de rôle, celui de Mme Frola (anagramme de Flora) dans *Chacun sa vérité* (p. 189) de Luigi Pirandello.

Le premier jardin privilégie aussi trois moments dans la vie de Flora Fontanges. D'abord sa naissance illégitime en 1916 à l'hôpital de la Miséricorde, puis sa première enfance dans un orphelinat et son adoption par les Éventurel, qui l'obligent à changer de nom et de personnalité, enfin son départ pour la France, contre le gré de ses parents adoptifs, alors qu'elle préfère au mariage une carrière au théâtre (p. 162). L'âge de la comédienne semble avoir échappé à la romancière. En 1927, lors de l'incendie de l'hospice, elle est âgée de 11 ans. C'est à cet âge qu'elle arrive chez les Éventurel. À son départ, en 1937, elle a 18 ans, alors que, en réalité, si l'on se fie aux indications temporelles, elle devrait en avoir 21, à moins que trois ans ne se soient écoulés entre son refus du mariage et son départ, ce que le texte ne précise pas. Sont encore évoqués la mort du couple Éventurel, à quelques semaines d'intervalle, en 1956, et les divers rôles qu'elle a interprétés au théâtre au fil des ans. En remontant dans l'histoire de son pays, Flora Fontanges rappelle les temps primitifs des débuts de la colonie et le mythe des origines de ce nouveau continent aux vastes espaces où les femmes ont été appelées à jouer un rôle que l'Histoire semble avoir nié.

La structure

Le premier jardin est constitué de 51 séquences de longueur variée qui sont autant de bribes de mémoire éclatée de Flora Fontanges, autant de micro-récits qu'alimentent une foule de souvenirs de la comédienne. Au gré de ses promenades dans la ville, Flora laisse surgir en elle le passé refoulé auquel elle résiste. Selon Jeanne Lapointe, cette structure, « par enchâssement d'évocations reliées au moyen du léger fil conducteur du

récit premier, fait penser à un coffret aux tiroirs secrets, remplis d'objets du passé, sorte de grand poème épars retenu ensemble par le cœur toujours battant de cet inexorable "temps qui marche" »³. Selon d'autres analystes, la structure a partie liée soit avec la femme et la mère, soit avec l'histoire. Pour Lori Saint-Martin⁴, par exemple, elle est basée sur trois relations mère/fille : d'abord celle de l'orpheline Pierrette Paul, devenue Marie Éventurel, à sa première mère, Rosa Gaudrault, et avec ses parents adoptifs (et au-delà avec la fausse grand-mère, voire avec la mère qu'elle n'a jamais connue et dont l'absence la hante toujours) ; celle de Maud avec sa mère ; enfin, celle de la comédienne (et de toutes les Québécoises, dont elle est le symbole) avec les mères de la Nouvelle-France, incarnées par les Filles du Roi, et avec Marie Rollet, incarnation d'Ève, la première femme de la création. Trois noms, trois états de celle qui est devenue Flora Fontanges. Trois époques de sa vie aussi, celle de sa naissance illégitime à la Miséricorde, dans la basse ville, qui l'a privée de sa mère naturelle, comme le théâtre a privé Maud de la sienne, celle de sa renaissance chez les bourgeois de la haute ville, sous le nom de Marie Éventurel, après l'incendie de l'orphelinat, et celle de son exil en France sous un nouveau nom, troisième naissance qui la relie non seulement à sa fille mais aussi à l'histoire de son pays. C'est d'ailleurs en recherchant sa fille que Flora en vient à assumer son passé et à redécouvrir l'histoire de son pays et le rôle qu'y ont joué les femmes, les obscures surtout, les occultées, Filles du Roi, servantes, religieuses, gardiennes d'enfants et orphelines comme elle.

Jaap Lintvelt propose, quant à lui, une lecture socio-historique « en interprétant la quête identitaire de la protagoniste Flora Fontanges en relation avec l'histoire et la situation sociale du Canada français »⁵ : les temps héroïques des commencements, la conquête par les Anglais en 1759, alors que « [l]a France nous avait cédés à l'Angleterre comme un colis encombrant » (p. 93), puis la période du renouveau et de la modernité avec la parution de *Regards et jeux dans l'espace* du cousin de l'écrivaine, Saint-Denys Garneau, et de *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, parus tous deux en 1937, année du départ de la protagoniste pour la France. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard qu'elle revient à Québec, précisément en 1976, année de l'accession au pouvoir du Parti québécois et de la prise de conscience des Québécois qui aspirent à devenir un peuple. Cette année-là, la comédienne assume son passé à partir du présent et assure son avenir.

Les personnages

Flora Fontanges. De son vrai nom Pierrette Paul, parce qu'elle est née un 29 juin, fête de saint Pierre et saint Paul — autre image du double —, puis Marie Éventurel, l'héroïne, une femme vieillissante — elle a entre 57 et 60 ans en 1976 —, a beaucoup de ressemblance et d'affinité avec l'auteure. Comme elle, elle est née en 1916 et s'est exilée très jeune en France pour y faire carrière, non dans l'écriture mais au théâtre, en s'identifiant aux personnages qu'elle joue. Tour à tour « Hedda Gabler, Adrienne Lecouvreur, Marie Tudor, Yerma, Phèdre, Mlle Julie » (p. 50), voire Jeanne la pucelle, elle s'identifie aux Filles du Roi et à ses petites compagnes mortes dans l'incendie de l'hospice, à Marie Rollet et à Ève. En France, elle a découvert son métier et a appris à « être soi-même, tout entière en sa fleur de tous côtés au soleil et [elle a trouvé] quotidiennement l'argent nécessaire à sa vie la plus rudimentaire » (p. 163), après avoir été longtemps, comme son pays, sous la domination d'étrangers.

Maud. Fille unique de Flora Fontanges, née en France mais exilée comme sa mère dans un autre pays, le Québec. Elle est âgée de 20 ans (p. 162) et étudie en mathématiques. Elle est « fugueuse de naissance » (p. 101), fuyant loin de sa mère chaque fois que celle-ci incarne un nouveau rôle, comme si elle refusait la profession de sa mère, obligée de changer de nom et de personnalité à chaque nouveau rôle et de l'abandonner pour se consacrer à son art. En visitant l'appartement qu'elle partage avec Raphaël, sa mère remarque que « les avis de recherche et les affiches des premières théâtrales alternent en bon ordre sur le mur, tout comme si leur dépendance était évidente » (p. 62). Elle réapparaît un peu avant la fin du roman pour se réconcilier avec Flora et avec Raphaël avec qui elle a décidé finalement de vivre.

Raphaël. Aux yeux de l'héroïne, c'est le « garçon qui couche avec sa fille » (p. 17), mais aussi une sorte d'ange gardien qui l'aide à remonter dans le passé, en parcourant avec elle les rues de la ville. Ex-étudiant en histoire, il s'avère un « bon guide attiré » (p. 37), un « guide scrupuleux » (p. 55). Lui dont la joie de vivre est naturelle (p. 18) a un nom d'archange mais est doté d'une beauté animale, avec ses dents de loup et son sourire de chat du Cheshire (p. 82). Il croit au passé, qu'il veut revivre pour mieux s'approprier le présent (p. 75).

Éric. Chef de la commune où résident quelques jeunes, dont Maud et Raphaël, sur lesquels il règne, il a quitté les ordres — il était frère prêcheur —, incapable de s'adapter. Il ressemble beaucoup au Christ : « Il n'a dit à personne "suis-moi et sois parfait

comme mon père céleste est parfait⁷ et pourtant ils viennent à sa suite et n'ont de cesse qu'il ne leur dise comment faire pour devenir doux et humble de cœur » (p. 57). Il rêve de paix et désire « remonter à la source du monde, retrouver la fraternité première avec les plantes et les animaux » (p. 71), à la manière de François d'Assise. « [F]ils unique de parents fortunés » (p. 178), il a refusé l'héritage de ses parents morts dans un accident de voiture (p. 72) et reste fidèle à son idéal, choisissant « de jouer au pauvre, comme le Christ quittant le Paradis de son père pour endosser la condition humaine » (p. 177). Selon Paul Raymond Côté, son rôle « est de cristalliser, au bénéfice du lecteur, un aspect particulier du drame de l'absence et de la dépossession vécu par le personnage principal, Flora Fontanges »⁸. Il est l'antithèse de M. Éventurel.

Les Éventurel. Parents adoptifs de Pierrette Paul, ce « vieux couple stérile en mal d'enfants » (p. 65) ne s'entend pas très bien. Lui, Édouard, est un bourgeois de la ville de Québec qui, à la suite de mauvais marchés, a perdu sa fortune, ce qui l'a obligé à quitter sa riche résidence de la rue Bourlamaque pour une autre, plus modeste, située rue Plessis. C'est une sorte de disgrâce pour son épouse Élodie, prête à tout pour vivre avec les gens de sa classe et de sa condition.

La grand-mère maternelle. On ne la voit jamais, mais on l'entend, cette vieille dame qui habite la haute ville, rue de l'Esplanade, et qui a prononcé un terrible verdict en présence de Pierrette Paul devenue Marie Éventurel, en prédisant que la jeune fille ne serait jamais une lady (p. 30 et 139), sentence que la jeune femme associe à un arrêt de mort.

Céleste Larivière. Amie de Maud, elle rêve d'écrire une thèse sur les femmes américaines. Cette jeune fille instable, comme plusieurs de sa génération « peace and love » n'a pas de chez-soi et « porte sa maison sur son dos », à la manière d'« une grande fourmi ployant sous sa charge » (p. 23).

Les principaux thèmes

La quête d'identité. *Le premier jardin* est une longue quête identitaire pour Flora Fontanges qui arpente les rues de Québec à la recherche de son enfance et de son passé qu'elle a toujours refusé d'assumer. Cette promenade comporte « des lieux interdits où elle n'ira jamais. Que Raphaël se le tienne pour dit » (p. 37). Livrée à sa propre mémoire, elle en arrive, malgré les fantômes et les spectres qui l'obsèdent, à renouer avec son passé et à l'assumer (p. 134). Elle remonte non seulement dans son enfance mais aussi dans l'histoire de son pays, qu'elle a

déserté, aux origines du Nouveau Monde où elle en vient à évoquer le premier jardin. Quête individuelle mais aussi quête collective où elle découvre un florilège de femmes qui ont construit et habité le pays et qu'elle invoque comme une litanie de saintes, de même qu'elle prononce encore les noms de ses compagnes mortes dans l'incendie de l'orphelinat pour exorciser le passé. Anne Hébert exploite ici un thème majeur de la littérature québécoise, celui du peuple orphelin, abandonné par la mère patrie, ainsi qu'on le retrouve aussi dans les œuvres d'André Langevin, par exemple.

Le jeu ou la rencontre du double. Flora Fontanges a partie liée avec le jeu du double, puisqu'elle est née le jour de la fête de saint Pierre et saint Paul (le 29 juin 1916, la même année que l'auteure dont elle est une copie, un double). Les deux prénoms du couple Éventurel, comme le nom qu'a conservé l'épouse pour sauver l'honneur des Éventurel, commencent par la même lettre (E), comme Flora Fontanges ou Pierrette Paul, procédé à rattacher encore au thème du double, comme les deux parties de la ville et les deux noms que Flora doit porter qui l'obligent à renoncer à celui qu'elle avait reçu à l'orphelinat.

La recherche de soi et de ses origines. Reliée au thème précédent et à la recherche de la pureté originelle présente dans d'autres œuvres de l'écrivaine, cette recherche est « illustrée en particulier par cette litanie des noms réels des Filles du Roi, que nos historiens n'avaient pas cru bon de retenir, ces jeunes femmes, orphelines, ou sans foyer, ou vagabondes, parfois accusées de mendicité ou de délits divers, toutes enfermées et abandonnées à La Salpêtrière, puis un beau jour emmenées ici pour croître, se multiplier et peupler notre terre »⁹. Il en est ainsi des noms des jeunes orphelines décédées tragiquement dans l'incendie de l'orphelinat, que la narratrice prononce à la manière d'une comptine.

La difficile autonomie des femmes. Flora Fontanges est obligée de changer de nom à deux reprises pour s'affirmer. Elle le fait finalement par le théâtre, un genre que ses parents adoptifs condamnent parce que, en renonçant à un bon parti et à la vie religieuse, elle refuse de se conformer au code social déjà établi dans *Les enfants du sabbat* et dans *Kamouraska*. Mais quelle que soit sa décision, la femme est appelée à perdre son identité. Pierrette Paul a perdu son nom, tout comme Guillemette Thibault perd le sien en entrant au couvent (p. 87), tout comme Flora Fontanges, qui doit, la plupart du temps, se contenter de se réfugier derrière le masque de la comédienne puisque, « hors de scène, elle n'est rien » (p. 9).

La fuite reliée à l'exil. Flora Fontanges a fui Québec et s'est exilée volontairement en France sous un autre nom pour rompre avec son passé, comme les Éventurel ont voulu, en l'adoptant, qu'elle renonce à son premier jardin, comme les habitants de la Nouvelle-France ont dû renoncer à la mère patrie après la conquête anglaise. Pierrette Paul a dû commencer une nouvelle vie, naître une nouvelle fois, pour devenir Marie Éventurel, à la suite d'une violente scarlatine dont elle sort dépouillée (p. 130-131).

Il faudrait encore évoquer le souvenir, le rêve de même que les nombreuses oppositions ou éléments antinomiques qui sillonnent l'œuvre (l'avant/l'après, le rapprochement/l'exil, le passé/le présent, l'exil/le retour, etc).

Le sens du roman

Le premier jardin est un hymne vibrant à la mémoire de toutes les femmes qui ont rendu possible la Nouvelle-France. Car on a beau, comme l'écrit Ying Chen dans *Immuable* (1998), oublier les femmes dans l'arbre généalogique de la famille et du pays, elles n'y ont pas moins joué un rôle de premier plan. C'est pourquoi Flora Fontanges et Raphaël, l'amant de sa fille, leur rendent hommage et les saluent au passage. *Le premier jardin* se veut encore aussi un hymne à et au Québec, puisque Anne Hébert, pour la première fois, parle d'abondance de cette ville qui a marqué son enfance, tout en se situant à l'origine de l'histoire du pays, celui qui n'a jamais cessé de l'habiter, même dans l'exil.

Notes

1. *Le premier jardin. Roman*, Paris, Seuil (Points), 1989 [1988], 189[2] p.
2. Jean Royer, « Cette cinquième saison qui nous est donnée », dans *Le Devoir*, 16 avril 1988, p. D-1.
3. Jeanne Lapointe, « Notes sur *Le premier jardin* d'Anne Hébert », dans *Écrits du Canada français*, n° 65 (1989), p. 47-51 [v. p. 49].
4. Lori Saint-Martin, « Les premières mères, *Le premier jardin* », dans *Voix et images*, n° 60 (printemps 1995), p. 667-681.
5. Jaap Lintvelt, « La recherche historique et identitaire dans *Le premier jardin* d'Anne Hébert », dans Jaap Lintvelt et al., *Culture et colonisation en Amérique du Nord : Canada, États-Unis, Mexique*, Sillery, Septentrion, 1994, p. 281-294 [v. p. 281].
6. Paul Raymond Côté, « *Le premier jardin* d'Anne Hébert ou le faux double dénoncé », dans *American Review of Canadian Studies*, vol. XIX, n° 1 (1989), p. 83-93 [v. p. 87].
7. Jeanne Lapointe, *op. cit.*, p. 49.